



Alice
Ferney

L'INTIMITÉ

roman

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE VENTRE DE LA FÉE, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 1387.

L'ÉLÉGANCE DES VEUVES, Actes Sud, 1995 ; Babel n° 280.

GRÂCE ET DÉNUEMENT, Actes Sud, 1997 (prix Culture et bibliothèques pour tous) ; Babel n° 439.

LA CONVERSATION AMOUREUSE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 567.

DANS LA GUERRE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 714.

LES AUTRES, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 857.

PARADIS CONJUGAL, Albin Michel, 2008 ; Babel n° 990.

PASSÉ SOUS SILENCE, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1126.

CHERCHEZ LA FEMME, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1276.

LE RÈGNE DU VIVANT, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1427.

LES BOURGEOIS, Actes Sud, 2017 (prix *Historia* du roman historique) ; Babel n° 1662.

Illustration de couverture : © Dominique Trémois-Chazot, *Ophélie au miroir*, 2015.

ALICE FERNEY

L'Intimité

roman

ACTES SUD

*Pour Ana Luana,
qui écrit au nom des autres.*

*Une idée qui nie l'existence de notre corps est
contraire à notre esprit.*

BARUCH SPINOZA, *Éthique – Des affects.*

*Quand un homme et une femme font la même
chose, ce n'est pas la même chose. L'homme viole,
la femme castre.*

MILAN KUNDERA, *Le Livre du rire et de l'oubli.*

I

ADA

Le pressentir ou l'imaginer aurait été funeste : elle les vit ensemble pour la dernière fois ce jour-là, un samedi de septembre, en fin de matinée. Ils formaient un de ces couples que les autres admirent sans les connaître ou même envient, et elle les admirait en effet. Les architectes du quatrième, ainsi les appelait-on dans l'immeuble. Ils étaient jeunes et amoureux, instruits et entreprenants, franchement doués sans être pour autant arrogants ou orgueilleux, ce qui les rendait sympathiques. Des gens à qui tout souriait, comme on dit, et qui, preuve supplémentaire d'intelligence, ne la ramenaient pas. L'heure de la naissance étant venue, ils s'en allaient à la maternité. En tant que voisine familière et amicale – elle occupait l'appartement au-dessous du leur sans jamais s'être plainte du bruit qu'occasionnent forcément des jambes enfantines –, Sandra avait accepté de garder leur fils et c'est avec sa main dans la sienne, avec cette inhabituelle sensation de petitesse et de fragilité, qu'elle leur a dit au revoir, ne vous inquiétez pas pour Nicolas, on va bien s'amuser tous les deux. Elle faisait là une promesse difficile à tenir car elle ne s'était jamais plu dans la compagnie des enfants et croyait ne pas savoir s'y prendre avec eux. À ce soir mon grand, a dit l'homme, tandis que la mère – la belle Ada – envoyait un dernier baiser. Aussitôt le jeune Nicolas a refait vers elle le même geste : embrasser ses doigts et lancer sa main vers le ciel, un geste que visiblement il faisait pour la première fois et qui l'amusa, comme nous enthousiasment les inaugurations et les découvertes. Les yeux d'Ada brillaient anormalement, Sandra le remarqua, la future mère devait être émue par l'inquiétude,

l'appréhension, et lutter pour cacher à son petit garçon la minuscule probabilité qui existait de ne pas revenir, ce risque infime qui pesait sur elle et alarmait son esprit à l'instant de quitter son aîné. Près de cent femmes meurent en France chaque année en accouchant, ça fait presque un accident tous les trois jours, depuis que je l'ai découvert je ne peux pas m'empêcher d'y penser, après tout, pourquoi cela ne tomberait pas sur moi ? avait-elle confié à Sandra quelques semaines plus tôt, au moment d'organiser avec elle cette journée particulière. (Je préfère ne pas faire venir ma mère, elle s'installerait à la maison et agacerait Alexandre, elle est capable d'être très énervante ! avait expliqué Ada en riant, gênée de critiquer sa mère.)

Ada s'était mise à avoir peur. Tous les périls que court la chair lui étaient apparus ; elle était passée du côté de ceux qui savent que le corps est sournois, un traître redoutable, un étranger sans pitié qui peut nous tuer et un jour ou l'autre finit par le faire. Elle avait compris. Rien de semblable ne l'avait troublée pour la naissance de Nicolas, elle était alors heureuse sans arrière-pensées, mais ce temps d'innocence était dépassé. Plus nous avançons dans la vie, plus nous en connaissons les dangers, plus nombreux sont les récits qu'on nous a faits – terribles maladies dont nous apprenons l'existence et la forme, accidents affreux ou stupides, malchances ou erreurs qui coûtèrent la vie à des malheureux. Il y a tant de morts possibles et tant de défunts nous ont déjà précédés dont nous avons connu les épreuves. La plupart du temps, nous sommes distraits ou nous nous distrayons de ces menaces, engagés dans l'action, captifs de nos jours tels qu'ils sont constitués, mais parfois, à l'instant d'une situation que nous savons périlleuse, reviennent tous les récits funestes qui s'y sont attachés, comme une traîne d'effrois, une escorte macabre. Dieu sait que les femmes enceintes entendent toutes sortes d'histoires, Ada les avait entendues, ces histoires de femmes (de bonnes femmes, disent les misogynies), des épopées, des tragédies, qui se transmettaient autrefois à voix basse, dans les cercles restreints dont on excluait les jeunes filles, et qui désormais se postent sur internet ou se racontent en public, parce que l'on divulgue plus facilement sa vie, on aime la dire et

la montrer, on en expose et diffuse volontiers les réussites, avec fierté et assurance, comme une proclamation de son accomplissement, de sa propre fécondité en l'occurrence, et peut-être avec une ambition de convertir toute femme à la maternité en lui faisant sentir que manquer ça c'est passer à côté de la vie (car on pense ainsi le jour où l'on accouche). C'est un fait : les mères se parlent entre elles, et parlent à celles qui le seront bientôt, et souvent plaignent celles qui ne le seront jamais. L'instant de mettre au monde ? Le sujet ne s'use pas. Chaque fois qu'il arrive sur le tapis il se déploie, rebondit, en expansion vers une mythologie dont on ne compte pas les héroïnes et les drames. Chacune a son mot à dire, son incident à raconter. Une telle dont le bébé est mort dans son ventre, et celle qui attendait un enfant sans cerveau. Une autre qui a perdu les eaux dans le taxi et celle qui a espéré pendant six heures une césarienne pourtant programmée. Une à qui la péridurale n'a fait effet que d'un seul côté et celle qui a failli mourir, dont le mari a poursuivi la clinique pour négligence et a gagné son procès, comme cette autre dont le fils était mort à peine né. En plus de ces conversations, les forums sur internet accueillaient désormais une prolifération de récits, écrits de toutes les manières possibles et livrés en pâture aux futures parturientes en quête d'informations, les saisissant dans leur attente incertaine et inquiète, pour les réjouir, les effrayer ou les éblouir.

Le jeune Nicolas n'avait aucune idée de ces péripéties, il était trop petit pour imaginer ce que sa mère allait vivre sans lui et qui n'était anodin ni pour elle ni pour lui ; cela semblait même injuste qu'une chose si importante dans sa vie lui fût à ce point inconnue. À quel âge conçoit-on ce duel de la vie et de la mort dès le commencement et au moment du commencement ? À quel âge associe-t-on la naissance et la mort ? Donner la vie peut être mortel, donner la vie c'est donner la mort. À quel âge se formule-t-on cette double combinaison ? Certainement pas à cinq ans. Ada avait peur mais Nicolas pas du tout. On cache tant de choses aux enfants, on leur ment parfois, et ils ne savent pas, et ils croient, et ils obéissent, abandonnés à l'autorité de leurs parents, enveloppés dans leurs discours, ils ne s'appartiennent

pas. Les enfants sont des aliénés, ils ne vivent pas dans le même monde que nous, disait Sandra, voilà pourquoi j'ai tant de mal à parler avec eux.

Sandra Mollière avait regardé le beau couple disparaître dans l'ascenseur, lui en tête, serein et prévenant, portant le bagage léger, ouvrant la porte à ce ventre proéminent (colossal, pensait Sandra à qui cette transformation, comme à toute personne qui n'en a pas fait l'expérience, semblait relever de l'impossible) qui renfermait leur enfant, puis faisant un dernier signe à l'intention de ceux qui restaient et attendraient – la voisine et le garçonnet – avant de s'engouffrer à son tour dans la cabine derrière celle qu'il était censé protéger, sans avoir les moyens de le faire, puisque nous sommes démunis avec nos corps distincts, si peu capables en vérité de nous tirer les uns les autres des catastrophes qui menacent nos vies séparées. Le beau couple de ses voisins en chemin vers sa séparation, Sandra y reviendrait souvent. Cette image resterait-elle indéfiniment dans sa mémoire, moins solide ou fidèle qu'elle ne le croyait ? On oublie beaucoup, tout peut s'effacer, et justement les moments cruels, les épreuves insurmontables, dont plus tard on édulcore la substance (ou bien s'effiloche-t-elle toute seule et nous la perdons ?) pour trouver la force de continuer, finissant même d'une manière incroyable par nous étonner d'en avoir fait autrefois une montagne. Mais il y a des drames bel et bien, et nous ne les voyons pas venir, car nous voulons les bannir par avance de notre imagination, à quoi sert d'être superstitieux ou enclin aux pressentiments sinon à se gâcher l'existence ? Interdis-toi de penser à ça, avait répondu Sandra aux évocations inquiètes de sa voisine. Et Ada avait acquiescé aussitôt – tu as raison ! –, faisant virer son esprit du côté de la lumière et d'un aveuglement nécessaire, et de la raison qui calcule, remplaçant les cent jeunes mortes – les hémorragies, les arrêts cardiaques, les infections – par les sept cent mille nourrissons sains qui vagissaient chaque année dans les maternités du pays à côté de leur mère éblouie. Et maintenant la parturiente se mettait en route, les contractions avaient commencé tôt le matin ; c'était une chose indescriptible, Ada ne trouvait pas de mots et Alexandre ne s'imaginait rien qui

approchât la réalité du séisme. Touche mon ventre ! Dur comme du ciment ! lui avait dit Ada en faisant la grimace. Ils partaient accueillir leur enfant, sans hâte, avec une gravité heureuse, un mélange de sérieux, de peur et de confiance, au début de cette première phase qui lentement ouvre une issue dans le corps maternel. Sandra se disait qu'ils s'en allaient ensemble mais au cœur même de l'inégalité naturelle des sexes : l'une impliquée et l'autre concerné, l'une prise dans le travail et l'autre libre dans l'observation, l'une au péril de sa vie et l'autre intact autant qu'hors de danger, lui futur père et elle déjà mère par l'attente. L'utérus est l'ennemi numéro un de l'égalité, l'organe sexiste par excellence, il faudrait ne pas s'en servir, avait écrit Sandra dans un article provocateur. On naît femme mais on peut ne pas le devenir. C'était la décision à laquelle elle se tenait quant à elle : ne pas passer le pacte avec la nature, ne pas douter que la nature est puissante. La propriétaire de la Librairie des Èves, féministe active au sein du groupe de réflexion Les Hérétiques, n'était pas, on le voit, un épigone de la grande Simone.

— Au revoir ! cria le jeune Nicolas les yeux fixés sur le bouton qui clignotait pendant la descente de l'appareil.

Il sembla hypnotisé. Avait-il jamais été séparé de sa mère ? Sandra n'en savait rien mais oui, forcément, pensa-t-elle, il l'avait été comme les gamins dont les mères travaillent et voyagent, il avait eu cette chance d'échapper un moment au regard maternel.

— Ne t'inquiète pas, ton père revient ce soir, lui dit-elle.

Elle crut le voir vérifier d'un coup d'œil qu'elle ne mentait pas, mais elle se faisait des idées, l'expression du visage enfantin se concentra et il répondit avec sérieux :

— Je sais.

— Viens, proposa-t-elle, allons déjeuner, ta mère m'a dit que tu aimais le poulet et les pommes sautées.

Et comme Nicolas se contentait d'entrer chez elle sans un mot, attentif à tout – les livres, les meubles, les tableaux, les photographies –, elle referma sur eux la porte, se disant malgré la curiosité du garçon qu'il n'y avait rien dans son intérieur ou dans sa vie pour le distraire (ce qui prouvait à quel point elle connaissait mal les enfants) et ajoutant :

— Si tu as besoin tout à l'heure d'aller chercher chez toi un jouet ou autre chose qui te manque, tes parents m'ont laissé une clef.

Elle n'avait pas pris une autre voix que la sienne, elle n'en avait pas adouci la tonalité naturelle, elle lui parlait sans bêler ou minauder, de la même manière qu'à un adulte. Il était vif d'esprit, au point qu'il la surprendrait souvent, et dégourdi, un enfant calme et intelligent (sans quoi elle n'en aurait pas accepté la responsabilité), sensible elle le devina, à cause de cette manière d'épier le réel qui tout de suite gagna sa considération et lui fut sympathique. Est-ce qu'il n'était pas le premier gosse à réussir ce tour de force de l'intéresser ? Elle aurait été honteuse de le penser, ayant cinq neveux et nièces qui, en effet, ne l'intéressaient pas. Trop bien élevés sans doute. Les êtres ont une substance, elle se sédimente peu à peu dans le face-à-face avec le monde, et l'autorité maternelle peut retarder cet enrichissement, pensait Sandra. Ada devait être une de ces mères qui laissent un espace à leur progéniture, qui n'accaparent pas le lien. La preuve, d'ailleurs : elle était capable de confier son fils à sa voisine aussi bien qu'à une grand-mère.

— Que regardes-tu comme ça ? demanda Sandra avec un rire.

— Ta maison, dit Nicolas, c'est la première fois que je viens chez toi.

— Elle te plaît ?

— Elle est belle, dit-il tout en posant par terre son petit sac à dos.

Après réflexion, il ajouta :

— Tu as beaucoup de livres mais je n'aime pas trop tes peintures.

— Ça ne m'étonne pas, dit Sandra, elles ne sont pas pour les petits garçons.

— Mais j'ai le droit de les regarder quand même ? dit Nicolas.

— Quel âge as-tu ?

— Cinq ans et demi.

Il avait répondu sans se détourner de ce qui l'intéressait. Ses yeux noirs, allongés en forme d'amande (une réplique de ceux de sa mère, remarqua Sandra, frappée par l'exactitude de la transmission), observaient une peinture sur bois de petit format qui justement représentait des yeux, isolés, hors de tout visage,

flottant comme des paramécies autour du corps nu d'une femme en lévitation. Nicolas se mit sur la pointe des pieds pour hausser le bout de son doigt à la hauteur du tableau.

— Le bébé naît par ce petit trou, dit-il en montrant la vulve stylisée et déplacée par l'artiste de l'entrejambe vers le bas du ventre.

— Tu as raison, c'est parfaitement juste, je n'ai rien à t'apprendre !

Sandra n'en dit pas davantage, ne signalant pas l'inexactitude anatomique, contente au fond que son jeune compagnon ne lui posât pas de questions auxquelles elle ne saurait répondre. On ne se représente pas la réalité de la naissance tant qu'on reste non seulement sans enfant mais de surcroît désemparée devant l'idée même d'en avoir.

— Ce tableau s'intitule *Watched Woman*, dit-elle en traduisant aussitôt, cela veut dire *Femme observée*.

— Tu l'as acheté parce que tu l'aimais ? Tu l'as acheté où ?

— Une amie l'a peint pour moi, je ne l'ai pas choisi, c'est un cadeau.

Le jeune Nicolas s'approcha tout près de la toile et décrypta la signature de l'artiste.

— Lu-cchi-ni, lut-il en prononçant le *h*.

— Tu sais déjà lire ?

— Ada m'a appris, dit-il.

Il appelait souvent sa mère par son prénom, au lieu de dire *maman* comme le font la plupart des enfants, et même certains adultes, d'une manière impropre et un peu ridicule. Sandra l'avait entendu dans l'immeuble, de même qu'elle entendait parfois le mari appeler la mère *marquise*, donnant à sa famille un cachet original. Ces détails plaisaient à Sandra, parce qu'elle n'aimait pas ce qui semblait trop conventionnel, et la famille peut l'être, cette vieille structure patriarcale qui concourt encore trop à l'asservissement féminin et au lissage des comportements.

— Mon amie se nomme Christine Lucchini (elle rectifia la prononciation). Si tu veux je te montrerai d'autres toiles d'elle, tu verras, elle a beaucoup de talent. Le talent, tu sais ce que c'est ?

— Oui je sais très bien, répondit l'enfant.

Elle ne lui fit pas l'insulte de vérifier sa définition bien qu'elle eût été curieuse de l'entendre. Et ils passèrent – le garçon de

cinq ans et l'intellectuelle militante de trente-huit ans – aux choses prosaïques pour lesquelles elle n'avait guère de passion.

— As-tu faim ? J'ai mis la table à la cuisine, tu viens avec moi ?

Il la suivit en sautillant avec gaieté tout le long du couloir. Avait-il déjà oublié sa mère ? pensa Sandra. Non. À peine assis, il parla d'elle et de l'enfant à venir. Il avait parfaitement compris qu'Ada était partie donner naissance à une petite sœur et se représentait l'importance que cet événement aurait pour lui.

— Elle va s'appeler Sophie et elle sera d'abord toute petite, dit-il à Sandra lorsqu'ils se trouvèrent installés face à face sur des tabourets hauts.

Sandra ne lui demanda pas s'il était content, ni rien d'autre d'aussi niais d'après elle, comment aurait-il pu se réjouir de ce dont il n'avait pas idée ? Une fois encore elle se trompait. Il était impatient, ses amis de classe maternelle avaient des frères et sœurs, raconta Nicolas, et il en avait envie lui aussi, pour être comme eux, avoir la même chose qu'eux. L'éternel ressort était déjà en place, l'imitation et l'envie, pensa Sandra en l'écoutant.

— Je ne pourrai pas tout de suite jouer avec elle, dit Nicolas en hochant la tête d'un air de regret.

Elle le regardait babiller de sa voix aiguë et fluette, ce petit homme qui déjà se tenait correctement à table, alors qu'il était un vaste chantier, une force insoupçonnable, une personne entière mais inachevée, encore complètement différente de l'adulte qu'il serait et qui le contiendrait. Elle lui servit un blanc de poulet et des frites.

— Je sais couper, dit-il quand elle voulut l'aider. Pourquoi toi tu n'as pas d'enfant ? demanda-t-il tout de suite après, comme si d'instinct il s'intéressait aux choses les plus secrètes.

— Tu es sûr que je n'en ai pas ?

Sandra commença de s'amuser à le regarder droit dans les yeux, en pleine face comme le font eux-mêmes les enfants qui, sans gêne, dévisagent ceux qu'ils rencontrent pour la première fois. Il n'était pas effrayé et sans se l'avouer elle en était contente, encore plus contente qu'épatée par cette personnalité qu'il avait.

— Alors ? Tu es sûr ? répéta-t-elle en mettant ses poings sur les hanches, ce qui fit rire son jeune interlocuteur.

— J'ai entendu Ada en parler un jour, avoua Nicolas. Et puis j'ai vu que tu vivais toute seule.

— Tu vois beaucoup de choses pour un petit garçon !

— Tu ne connais pas les petits garçons, remarqua-t-il, sans avoir conscience de son étonnante perspicacité.

Et la conversation prit un tour étonnant en effet : Sandra fit presque des confidences à un enfant de cinq ans.

— Tu as raison et tu as tort, lui dit-elle. Je connais mal les enfants, c'est sûr. Je vis seule, c'est vrai. Mais je ne suis pas toute seule.

Pourquoi avait-elle besoin d'écarter l'idée que la solitude l'affligerait ? Par souci de vérité d'abord, et pour montrer à Nicolas que tout le monde ne vivait pas comme il le voyait faire, pour lui éviter aussi toute inquiétude qu'il aurait pu entretenir à l'idée qu'elle fût une femme abandonnée. Et de fait, le garçonnet comprit très bien ce qu'elle entendait.

— Tu veux dire que tu as un amoureux ? demanda-t-il.

— J'en ai même deux !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Deux en même temps, ça n'existe pas.

L'enfant avait l'air convaincu, et sa formulation *en même temps* semblait prouver qu'il savait que les amoureux parfois se succèdent. Sandra n'insista pas, s'en voulant déjà d'avoir plaisanté.

— Oublie ces bêtises, je blaguais. Mais tu as dit vrai : je n'ai pas d'enfant et je n'en veux pas. Je n'en ai jamais voulu. Même quand j'avais ton âge je ne jouais pas à la poupée et je ne rêvais pas d'être maman. J'ai rêvé des tas de choses mais ni de me marier ni d'avoir des enfants. Jamais !

— Ah bon ! Pourquoi ?

Elle renonça à lui expliquer que son corps n'était pas destiné à la reproduction de l'espèce ! Ces idées qui l'avaient mobilisée – je refuse de donner ma vie à quelqu'un d'autre, je ne veux pas disparaître derrière un enfant, je ne suis pas vouée à me remplir, je résisterai à l'instinct –, un gamin n'y comprendrait rien. Elle ne raconta pas non plus qu'elle se connaissait et se protégeait d'elle-même : elle plaçait si haut la maternité que si elle avait un enfant elle ferait tout pour lui et ne s'appartiendrait plus. De cet amour dévorant, absolu au sens premier de ce mot, elle

ne voulait pas. Elle n'était pas tentée de fabriquer son propre tyran. Et comment avouer ce qu'elle pensait de la plupart des bambins, ces charmants vampires, qui lui étaient le plus souvent indifférents si ce n'est insupportables ? Cherchant à embrasser le tout de sa perspective, elle résuma :

— Je crois que c'est au-dessus de mes forces.

Jamais cette expression ne lui était venue à la bouche, d'ordinaire elle justifiait autrement sa position : Je sais trop bien de quoi ont besoin les enfants. Ou bien : Je garde mon énergie pour ma propre existence. Nicolas pencha la tête comme s'il la regardait par en dessous.

— Tu penses que ma mère est très forte, elle ?

Plus tard, après la fin de cette journée, Sandra se demanderait si Nicolas pensait qu'Ada était vulnérable ou au contraire s'il avait seulement envie d'entendre encore une fois (Alexandre faisait souvent l'éloge de sa femme) qu'elle était vaillante, forte, infatigable. Le garçon était-il étonné de ce que disait Sandra ou voulait-il être rassuré ? Voulait-il chasser une crainte ou entendre un compliment ? La question sur le moment ne se posa pas et Sandra répondit :

— Elle est capable de s'occuper de ta vie et pas seulement de la sienne. Oui, je pense qu'Ada est très forte.

Toutes les mères l'étaient, croyait Sandra, surpuissantes, inépuisables, parce que sauvages, habitées par un instinct complexe, difficile à contrôler une fois qu'il s'était installé, une force goulue, possessive et ambivalente comme l'amour, qui les liait à leurs rejetons et finalement se retournait contre elles jusqu'à les dévorer. Mais cela, elle le garda pour elle.

Nicolas avait opiné, Sandra le sentit fier, il pensait à Ada, il dressa la liste de ce qu'elle faisait pour lui.

— Elle me prépare des tartines et un chocolat chaud, elle choisit mes habits et m'amène à l'école, elle me donne le bain, elle me lit une histoire, elle fait des puzzles, elle m'a appris à lire et à nager, elle m'a déjà emmené au cinéma et même au musée.

— Tu as aimé le musée ? demanda Sandra pour faire parler l'enfant.

— Oui ! Les tableaux étaient plus beaux que les tiens, dit-il en rougissant, j'ai vu des tableaux pleins d'or et certains étaient grands comme un mur.

Il ouvrit ses bras pour essayer d'en témoigner.

— J'en suis sûre ! Mais tu comprends que j'aime les miens ?

Elle le regarda encore dans les yeux, sensible à cette connaissance naturelle qu'il témoignait pour ce qui risque de froisser celui ou celle avec qui l'on parle. Elle lui sourit, parce qu'il soutenait le regard sans insolence, avec une sorte de finesse éprouvée. Il acquiesça.

— C'est normal, dit-il.

Et il rit joyeusement.

— Tu es un gentil garçon, Nicolas ! s'exclama Sandra. Un garçon intelligent.

— Moi ?

— Oui, toi !

Puis s'apercevant qu'il ne mangeait plus :

— Tu ne veux pas finir ton assiette ?

— Non merci, je n'ai plus faim. Est-ce que je peux sortir de table maintenant ?

L'après-midi avec Nicolas passa beaucoup plus vite que Sandra n'aurait pu l'imaginer. Ils jouèrent à ce jeu où l'on retourne des cartes cachées en recherchant les paires semblables. Sandra perdit toutes les parties de Memory. Tu ne fais pas attention ! s'étonnait Nicolas, à quoi penses-tu ! Et il trouvait la carte qu'en vain elle avait cherchée. Il riait, content de gagner. Ses mains trop petites serraient maladroitement l'épais paquet, preuve de sa victoire. Il lui enseigna un nouveau jeu, le Rapido, où elle excella.

— Je suis plus rapide qu'Ada et tu es plus rapide que moi, remarqua Nicolas, donc tu es plus rapide qu'Ada.

— Jeune homme, vous venez d'imaginer tout seul la transitivité, dit Sandra, chapeau bas ! (Et il fallut expliquer cette expression.)

Décidément, ils s'amusaient bien tous les deux, contre toute attente elle avait tenu sa promesse. Nicolas avait apporté un dessin animé. Ils regardèrent *La Tortue rouge*, un conte philosophique et poétique, et Sandra fut aussi étonnée que touchée par la précocité de ce jeune invité prompt à faire des remarques.

— C'est bien, dit-elle, tu n'es pas comme tous ces enfants que je vois s'exciter sur un téléphone portable en jouant à des jeux idiots.

Justement, le téléphone sonna.

— C'est sûrement ton père, murmura Sandra.

Elle courut répondre, prenant dans ce mouvement vif la mesure de sa propre excitation, un sentiment naturel et de bon aloi. Nous avons ce pouvoir de fabriquer de nouvelles personnes, en voici une qui vient au monde, comment ne serait-on pas dans une stupéfaction émue ? pensait-elle. La voix dans l'appareil n'était pas celle d'Alexandre. Le secrétariat de la clinique avertissait que M. Perthuis rentrerait tard, sans donner ni explication rassurante ni raison de s'inquiéter. Cette manière de procéder exaspérait Sandra. On ne s'avance pas, on ne se mouille pas, on n'excite pas le consommateur : la norme nouvelle des relations cherchait la neutralité informative. *Mesdames et messieurs, notre train est arrêté en pleine voie !* Voilà où nous en sommes, pensait-elle, à annoncer aux gens des choses qu'ils constatent eux-mêmes et à leur refuser l'information qui les intéresserait. Façon de dire : Patientez sagement et ne posez pas de questions, bande de moutons. Sandra bien sûr questionna – elle n'était pas un mouton. Je ne peux rien vous dire, madame, répondit à deux reprises l'employée de l'accueil, s'appliquant à rester polie et qui certainement ne savait rien. Le bloc est au sous-sol, elle ne bouge pas de son poste, elle n'est même pas en contact avec les médecins, cet appel n'a rien d'alarmant, pensa Sandra quand la communication eut pris fin.

Il était un peu plus de six heures du soir, Nicolas n'avait pas fait de sieste, Sandra lui proposa de s'allonger sur le canapé à côté d'elle et de se reposer pour être en forme quand son père arriverait et voudrait fêter l'événement.

— Je te réveillerai, c'est promis, dit-elle.

Et le garçon s'endormit tandis qu'elle prenait un livre.

Elle lut le chapitre 42 dans *Portrait de femme*, cette rêverie devant le feu qui amène Isabel Archer à la compréhension complète de son malheur conjugal, cette avancée romanesque par la seule psychologie, une manière propre à Henry James et qui, dans la plupart de ses romans, comme le lui avait fait remarquer son amie Edith Wharton, provoque paradoxalement une

paralyse du personnage éclairé. Est-ce que réfléchir nous prive de quelque chose ? Du bonheur ? De la capacité d'agir ? Sandra avait eu cette conversation avec un client de la librairie. Elle avait donné son interprétation du roman, une lecture féministe sans doute : l'ignorance des jeunes filles en matière sexuelle, leur absence d'expériences sensuelles, en alimentant des fantasmes, faisaient d'elles des proies faciles. Parce qu'il était le moins respectueux envers elle, Osmond avait séduit Isabel et anéanti son indépendance : en s'approchant tout près d'elle, en la humant au lieu et avant de la demander en mariage, il avait submergé sa volonté. Il s'était adressé directement à son sexe et la force d'Éros en elle avait dominé la clairvoyance. Lucidité, perspicacité, ambition personnelle, projets établis avaient compté pour rien sous le coup de la sensualité réveillée. Le corps est premier dans nos attachements, répétait volontiers Sandra. Elle voulait dire qu'il apparaît, s'impose, avant le moindre mot et sachant son désir, et porteur d'une puissance qui nous échappe. Il nous représentait même lorsque nous étions mentalement absents. Sandra baissa les yeux sur le garçonnet qui, près d'elle, en était comme la preuve. Nicolas respirait fort, il devait être enrhumé. Elle sentait sa chaleur intense. Elle mit sa main sur le front pour vérifier qu'il n'avait pas de fièvre. Il s'était recroquevillé en chien de fusil, le haut de sa tête touchait la cuisse de Sandra et ses cheveux s'électrisaient au contact du velours du pantalon. Qui ne s'attendrait pas devant ce corps originel et neuf, la clarté rosée de la joue enfantine, le petit lobe de l'oreille dépassant des cheveux, les cils longs et les paupières fermées, l'enfance de la peau sans pores ni taches ? La délicatesse de ce visage appelait le baiser. Sandra posa ses lèvres sur l'aile du nez. Être jeune, c'est être embrassé, pris dans les bras, chatouillé, cajolé, adoré comme un bijou. Être vieux, c'est perdre tout cela, la chair ratatinée n'ayant plus d'attrait voire devenant repoussante. Les gens âgés ne sont pas fous et le savent très bien, ils ne réclament même plus qu'on les embrasse. Qui étreignait encore mamie ? pensa Sandra. Sa grand-mère faisait sûrement la différence entre son existence à quatre-vingt-six ans et les jours anciens où, dans les cocktails des Européens de Djibouti, elle portait des robes décolletées. Les hommes se pendaient à ses basques et elle adorait ça !

Sandra contempla Nicolas. Les enfants apportent dans nos vies le sentiment du temps et de la perte ; ils nous mettent sous le nez l'évidence des transformations que sans leur présence, entre adultes, nous ne remarquerions pas. On couvre les petits de baisers, on s'assoit en face des anciens en pensant qu'on est déjà gentil de leur rendre visite. L'agonie seule ramène une dernière fois la douceur tactile dans la vie des vieillards, on leur tient la main au moment de mourir. Tout cela était horrifiant. Victoire de la technique : la peur de la déchéance remplaçait la peur de la mort, et la mort pourtant existait encore. Comme tous ceux de sa génération, Sandra craignait la dépendance et la sénilité. Elle en avait discuté avec Ada : une loi autorisant le suicide assisté dans certains cas strictement définis pourrait être votée un jour ou l'autre et Sandra avait expliqué pourquoi elle y était favorable. Malgré tout ce qu'on raconte, l'espérance de vie en bonne santé n'a pas tellement augmenté, disait-elle. En réparant tout sauf le cerveau, notre médecine fabrique des *nonagénaires déments* (l'expression était celle d'un médecin). Celui qui se sent perdre la raison mérite s'il le désire de dire au revoir aux siens en toute intelligence et d'être aidé à mourir par le corps médical, tu ne crois pas ? Je ne veux pas finir ma vie dans un Ehpad. La réponse d'Ada l'avait agacée : Tu parles comme ça parce que tu tiens à vivre seule. Fais des enfants, ils prendront soin de toi quand tu seras vieille. C'est ça la vie, un cycle et une transmission. Chacun s'en remet un jour au dévouement des autres, à la fin comme au commencement. Je crois que la mort et la naissance doivent rester naturelles, avait conclu Ada. C'est l'idée que je me fais. Mais tu sais que je ne suis pas une intellectuelle. Sandra s'était retenue de casser du sucre sur le dos de la nature, et pour cette raison, parce qu'elle avait ravalé une objection qui lui tenait à cœur, elle avait gardé en tête les paroles d'Ada. Et maintenant Ada et son bon sens affrontaient la nature tandis qu'elle-même s'en était si scrupuleusement gardée. Les femmes ne vivent pas comme nage un banc de poissons, la brèche est ouverte pour échapper aux conditionnements. Ada incarnait cette femme prétendument idéale : belle à faire tourner les têtes, amoureuse, dévouée, perfectionniste, maîtresse de maison qui cuisinait bio, faisait son pain, soignait aux essences naturelles,

s'entretenait (dansait, courait...), en somme faisait tout parfaitement selon les critères dominants et, surtout, se montrait ravie-de-tout-jamais-fatiguée-de-rien (ce qui est expressément demandé aux épouses et mères). Et bien sûr elle allaiterait son enfant pendant six mois, l'emmenant partout avec elle dans ces entrelacs de lanières qui vous attachent le nourrisson sur le ventre, pensa Sandra à l'idée qu'à cette heure il était sans doute né. Qui était ligoté dans tout ça ? Qui en profitait sinon le bienheureux mari ? Sandra leva la tête du livre qu'elle ne lisait pas. Trois coups légers suivis d'un grattement continu sur la porte d'entrée interrompirent cette rêverie. Le mari ! Elle courut lui ouvrir. Il était plus de minuit, Nicolas dormait profondément et Alexandre Perthuis se tenait sur le palier, revenu au même point de l'espace mais seul cette fois, silencieux et sombre, victime d'un drame qu'il était encore seul à connaître.

Une expression navrée avait pris possession de son visage, il restait muet, littéralement privé de la parole, exproprié de son langage, regardant sa voisine avec une fixité anormale qui devenait l'effrayant substitut de la langue perdue. Un homme à la fois inaccessible et lourdement présent. Il s'en remettait à Sandra, elle le perçut aussitôt, il était un poids d'accablement tombé dans ses bras. Alexandre Perthuis s'abandonnait comme s'il n'avait plus personne, et par une intuition immédiate Sandra comprit qu'Ada faisait défaut. Le malheur n'était pas causé par l'enfant mais par la mère. Sous l'effet de la surprise, Sandra murmura le prénom de son amie, Ada, avec une légère intonation interrogative. En l'entendant, Alexandre eut un sanglot, un bruit animalisé sortit par sa bouche à la place des mots et Sandra fit un pas vers lui, stupéfiée, elle aussi silencieuse – que pouvait-elle dire ? –, saisie par la soudaineté du saccage qu'elle imaginait – le beau couple de ses voisins frappé par quel malheur ? Frêle et bouleversé, il appuyait son front sur l'épaule féminine qui l'accueillait et, debout sur le paillason, ils pleurèrent ensemble, lui sachant exactement à cause de quoi – quel accident de la vie, quelle malchance, quel drame – et elle à cause de lui, qui s'était préparé depuis des mois à ramener deux femmes à la maison – parce que l'échographe avait dit : c'est une fille – et qui revenait désespéré.

— Viens, dit-elle sourdement.

Elle le fit entrer en le déplaçant elle-même, l'attirant, le poussant doucement de ses deux mains qui saisissaient le haut des bras ou se posaient sur le dos, et referma la porte derrière lui

sans faire de bruit. Depuis l'entrée, il aperçut Nicolas endormi dans le salon, aussitôt un surcroît de désolation brilla dans ses yeux. Les chagrins se répondent, s'additionnent, rebondissent les uns sur les autres, sont un seul et même destin, et ceux de nos enfants nous causent une peine dont nous n'avons pas idée avant de l'éprouver.

— Viens à la cuisine boire quelque chose, proposa Sandra.

Il la suivit à travers le couloir, à la manière d'un somnambule ou d'un esprit simple tétanisé par quelque chose d'inhabituel.

— Du coca, ça te va ?

Il était silencieux et absent. Sans réponse, elle remplit d'autorité deux verres à ras bord. Alexandre but d'un trait, retira sa veste et se mit à parler, douloureusement, fiévreusement, comme un torrent déverse des tumultes. La retenue lâchait, les mots substitués se présentaient pour que fût mise à l'extérieur la bogue de souffrance. Il fallait l'enfermer dans leur signification et la partager, Sandra était là pour la recevoir. Alexandre Perthuis parlait à la copine de sa femme, à la voisine familière qui avait vu le couple heureux partir à la maternité et qui pouvait être prise à témoin. Il voulait lui raconter l'accident, ce qui s'était passé, le reconstituer avec exactitude, revenir sur chaque instant, pour exorciser l'effacement, l'angoisse, trouver peut-être un réconfort dans un récit qui le mettrait hors de cause.

— Tout se passait très bien ! Nous sommes arrivés facilement à la clinique, j'étais même étonné, aucun embouteillage, c'était le rêve ! Ada était calme et me souriait chaque fois que je la regardais. Elle voulait me rassurer parce que je la voyais souffrir. C'est impressionnant, tu sais, le corps a pris les commandes, même quand les contractions sont encore espacées les unes des autres.

Le drame avait gravé en lui ce mot qu'il avait appris depuis peu. Son expression gémissante fit une pause, comme s'il pensait aux *contractions*, puis reprit avec effort, maladroitement. Sandra ne le quittait pas des yeux, reconstituant ce qui somme toute avait commencé banalement, comme n'importe quelle naissance. Le médecin, la sage-femme, l'anesthésiste se trouvaient déjà sur place lorsque les futurs parents étaient arrivés. À l'accueil, l'infirmière les avait rassurés, le pédiatre de garde était lui aussi dans la maison. Ils s'étaient félicités d'avoir choisi

cette maternité privée. Alexandre avait attendu pendant qu'une sage-femme examinait Ada dans une petite pièce adjacente. Il n'était pas rare que le travail fût insuffisamment avancé, on renvoyait chez elle la parturiente : non, madame, vous n'êtes pas en train d'accoucher. C'était presque humiliant et Ada fut heureuse d'être gardée, elle ne s'était pas trompée, les choses étaient bel et bien engagées. Sans poser de questions et tandis que la future mère était emmenée en salle de travail, Alexandre avait rempli les formulaires d'entrée. Quand il l'avait rejointe, Ada s'était déjà déshabillée et portait la blouse bleue donnée par la clinique, elle était allongée, attendant la péridurale. Elle avait envisagé d'accoucher sans anesthésie mais l'obstétricien n'avait eu aucun mal à la convaincre lorsqu'il s'était agi de planifier l'accouchement ; du moment qu'il ne le déclenchait pas, elle était d'accord avec ce qu'il conseillait, vous profiterez mieux de la naissance, disait-il, elle avait acquiescé. Elle n'avait aucun regret, à quoi bon souffrir, et Alexandre lui aussi profiterait mieux de ces instants. Elle lui souriait. Assis à côté de sa tête, il lui donnait la main. Elle la serrait chaque fois que revenait l'onde de choc et qu'Alexandre alors s'impatientait. Enfin l'anesthésiste était arrivé, très sympathique et loquace, un ancien médecin militaire, il avait expliqué à Ada ce qu'il allait faire, une anesthésie locale d'abord, puis la piqûre qui ne ferait pas mal mais exigeait l'immobilité parfaite. Ada savait tout cela mais elle l'écoutait attentivement. Ensuite elle ne sentirait plus rien ! avait-il promis en riant parce que c'était une bonne nouvelle, une sorte de miracle. Mais il était impératif de ne pas bouger, avait-il répété, il piquerait dans l'intervalle entre deux contractions. Vous êtes prête ? avait-il demandé. Ada avait hoché la tête. Le type était gai, sans inquiétude, il ne pouvait que plaire à ses patients. Alors on y va ! Il avait aidé Ada à s'asseoir au bord du lit dans la position requise, les pieds pendants, le dos rond. Son pouce avait suivi le tracé de la colonne vertébrale, de haut en bas au niveau des lombaires, dans la zone où il devait piquer, et il avait demandé à Alexandre de sortir. Sans doute voulait-il être concentré, le geste de la péridurale est délicat, ou bien craignait-il que le père fût impressionné, l'aiguille est longue, capable de pénétrer dans la colonne vertébrale. Il est préférable que vous attendiez dehors,

avait dit l'ancien militaire. Alexandre Perthuis avait ressenti avec violence combien la médecine, aussi performante soit-elle, n'est pas une pratique si facile et évidente qu'on a envie de le croire. La vérité est tout autre : la médecine est un exploit de funambule, sans cesse répété et sans cesse menacé d'échec. Le danger ne quitte pas le chevet du patient. Dans le rôle du spectateur prié de sortir, Alexandre en avait eu la fulgurante intuition. De cet éclair de désastre il parla les yeux dans le vide comme s'il regardait droit dans le danger. Sandra ne disait pas un mot, accompagnant d'une empathie silencieuse ce récit difficile et nécessaire.

Dans le couloir, tout à coup conscient des risques, Alexandre avait marché en long et en large en attendant qu'on le rappelle. Il se trouvait dans l'ancienne situation des pères, évincés comme son propre père avait dû l'être, qui n'assistaient pas à l'accouchement et faisaient les cent pas pendant que leur femme souffrait. Ça devait être tout autre chose d'attendre seul des heures durant, tel un inconnu ou un importun, ou un homme qui ne devait pas voir le corps de sa femme nu et déchiré, et d'être rappelé quand tout était fini, de découvrir la mère et l'enfant en dyade étrangère arrivée par magie, alors qu'il n'y avait aucune magie mais un muscle extraordinaire ! Cette mise à l'écart du père – une relégation et une séparation des futurs parents – serait aujourd'hui inacceptable, elle n'avait été que momentanée et Alexandre avait eu hâte de retourner auprès d'Ada, même s'il ne pouvait rien faire qu'être là, et même s'il avait peur de craquer ! C'est bientôt fini, monsieur, était venue lui dire une aide-soignante, et cinq minutes après en effet elle avait ouvert la porte et l'avait fait revenir dans la salle de travail. Ada était de nouveau allongée et cela avait semblé merveilleux, elle ne sentait plus la douleur. On lui avait posé une perfusion. La sage-femme était au pied du lit. Je vais percer la poche des eaux, leur avait-elle expliqué en même temps qu'elle ébauchait le geste qu'elle avait à faire. Alexandre et Ada l'avaient regardée recueillir le liquide dans lequel avait baigné leur enfant pendant neuf mois. Voilà, c'était fait et c'était irréversible. Alexandre avait senti à ce moment l'impossibilité de revenir en arrière, la naissance était vraiment lancée. Il lui semblait que tout s'engageait très vite et il avait raison.

Une ceinture de toile comme celles qu'on boucle dans les avions maintenait sur le ventre d'Ada un petit appareil qui enregistrait les battements de cœur du bébé. Les médecins vérifiaient ainsi que le jeune muscle ne se fatiguait pas. La souffrance foetale est une indication de césarienne, avait expliqué l'infirmière. Naître est en vérité la première épreuve physique de la vie, distincte de celle de l'accouchement. Alexandre n'avait jusqu'alors pensé qu'à Ada, sans distinguer le moins du monde *naître* et *accoucher*, le personnel de la clinique au contraire se préoccupait à la fois de l'enfant et de la mère. Les contractions étaient mesurées elles aussi. La sage-femme les annonçait. Ah, en voilà une grosse ! disait-elle. On voyait un pic dans la courbe affichée sur l'écran de contrôle à côté du lit. Et l'onde passait comme une caresse. Ada s'en amusait. Son ventre durcissait mais elle ne sentait plus rien, elle était coupée de sa douleur. Alexandre était fasciné et surtout soulagé : Ada était tellement contente, elle savait que la péridurale ne fait pas effet à tout coup et appréciait sa chance de ne pas vivre un de ces échecs. C'est parfait, disait la sage-femme, et le futur père se réjouissait, sentant reculer l'inquiétude diffuse qui l'habitait (parce que l'abondance de matériel, la perfusion, l'odeur d'hôpital, tout lui donnait l'impression qu'Ada était devenue une grande malade et qu'en lui faisant un enfant il avait mis sa vie en danger).

Mais Ada était paisible. Un drap couvrait ses jambes et de toute façon Alexandre ne regardait que son visage, qui souriait pour le rassurer. L'avait-il jamais aimée comme à ce moment ? Non, bien sûr ! Elle était occupée à mettre au monde leur enfant, il n'y avait pas d'équivalent à cela, c'était un cadeau inégalable, le gouffre d'une dette tout à coup entre eux se creusait. Alexandre l'avait éprouvé ainsi. Ses sentiments avaient été exacerbés par ce qu'Ada faisait pour lui et qu'il ne pourrait jamais lui rendre, sous aucune forme, d'aucune façon. Il restait près d'elle, il lui tenait la main. Il ne pouvait rien offrir d'autre à ce moment. Il n'y avait qu'à demeurer tranquille et patient. Ada devait s'appliquer à respirer et se détendre. Périodiquement, et cela était déplaisant pour Alexandre, la sage-femme soulevait le drap et vérifiait l'avancement du travail. Cela consistait à regarder ce qu'ils ne voulaient

pas connaître : le sexe dilaté et méconnaissable. Ada ne doutait pas que c'était effrayant, une béance, un inconnu, un *énorme trou* qu'Alexandre ne devait absolument pas regarder et qu'elle refusait de voir ! Sans quoi tu perdrais tout désir pour moi, lui avait-elle soufflé à l'oreille. Comme si la maternité et la séduction s'excluaient. Ada le pensait. La sage-femme n'allait pas jusqu'à ces délicatesses et donnait des informations en centimètres. La dilatation progresse bien, disait-elle. Alexandre prenait conscience du processus en train de s'accomplir. L'accouchement réclame beaucoup plus de temps qu'on ne croit, le corps suit un long parcours pour délivrer ce qu'il a conçu. Ils attendaient que l'ouverture fût assez grande pour entrer dans la phase d'expulsion. Et pendant cette patience, l'infirmière préparait Ada. En introduisant un mince tube souple dans l'urètre, elle avait vidé la vessie. L'urine coulait dans un récipient métallique sans qu'Ada n'eût rien à faire ni ne sentît rien. Je vais vous nettoyer la vulve, avait ensuite dit l'infirmière. Elle annonçait chacun de ses gestes. Alexandre avait pensé qu'elle aurait pu simplement dire : je vais vous nettoyer. Tout en sachant qu'il avait tort, il ne s'habituaît pas à cet usage médical des termes anatomiques exacts. Les pudeurs communes nous reposaient, alors que les mots techniques avaient quelque chose de laid, pensait-il, la posture des médecins devenait aussi sèche que ce vocabulaire était rude. Il avait détourné les yeux pendant que l'infirmière faisait donc la toilette intime d'Ada. C'est bien, disait-elle chaque fois qu'une tâche était accomplie. Alexandre éprouvait un soulagement. Une machinerie énorme s'était emparée de sa femme, il était assailli par la nouveauté et l'incertitude, et quand on lui disait que tout se passait comme il fallait, la joie le comblait.

Mais la joie avait disparu en quelques instants.

À ce moment de son récit, Alexandre Perthuis s'interrompit, cessant de regarder Sandra comme il le faisait depuis qu'il parlait. Une grande inspiration s'était emmêlée à un sanglot ravalé, un raclement de gorge sembla remettre en selle le narrateur. Il reprit son monologue, soudain inquiet, l'air effaré, s'approchant de revivre un désastre.

Les choses n’avançaient pas comme elles auraient dû. Le temps avait passé, l’obstétricien et la sage-femme avaient jugé que le bébé ne descendait pas dans le bassin. Ils ne comprenaient pas pour quelle raison mais ils étaient d’accord sur un point : le travail se faisait pour rien. L’échographie du dernier mois n’avait révélé aucun défaut de position, rien qui permît d’anticiper un problème. Alors l’infirmière avait suspendu une poche de liquide à la perfusion. L’accoucheur avait réclamé de l’ocytocine pour augmenter les contractions. L’attention s’était aiguisée pour guetter l’effet d’efficacité. L’intensification déclencherait-elle l’engagement dans l’entonnoir osseux ? En cas d’échec, ce serait la césarienne. Ada redoutait cette agression de la paroi abdominale. Disait-elle non avec sa tête ? Alexandre la vit s’agiter, exténuée, sur l’oreiller, les joues brûlaient, le cou prenait une couleur rouge sombre. Tout s’était mis à aller de travers. Ada frémissait, tremblait même, elle semblait ne plus pouvoir respirer. Alexandre restait éperdu, condamné à l’impuissance.

— Je caressais ses doigts, dit-il avant de se taire.

Le visage grave de Sandra était à l’écoute, presque aux aguets.

— Je ne peux pas te raconter ce qui s’est passé ensuite, je ne peux pas, dit Alexandre.

— Ne le raconte pas, murmura Sandra en saisissant les deux mains abandonnées sur la table.

Elle tenait les deux mains inertes qui avaient tenu celles d’Ada. Elle les enfermait comme un oiseau blessé dont les paupières se ferment avant de mourir sans parole, en nous laissant désespérés. Elle figurait l’éternelle présence silencieuse et insuffisante mais la chaîne humaine était rompue.

— J’ai besoin de boire quelque chose, dit Sandra, vodka ?

Sans attendre un acquiescement, sans bruit, emportant deux verres minuscules et la bouteille glacée, elle entraîna Alexandre au salon. Elle s’inquiétait que Nicolas se fût éveillé et entendît le récit tragique. Mais le garçon dormait dans la même position, sur le même coussin, la tête accolée à la trace qu’avait imprimée le corps de Sandra quand ensemble ils attendaient la vie, à l’heure où elle ne savait rien. Elle reprit sa place près de l’enfant,

comme si elle pouvait le protéger de ce qui allait le frapper ou comme s'il lui transmettait la force de son ignorance.

Sandra servit de nombreux verres, ils buvaient sans dire un mot, jusqu'à ce qu'Alexandre, se redressant, exprimât l'affreuse pensée qui l'accablait :

— Elle est à la morgue !

Chut ! fit le doigt de Sandra. Devant la révolte, et à ce mot glaçant, elle se sentit affolée mais garda son sang-froid, montrant Nicolas d'un léger mouvement du menton.

— Rien ne peut le réveiller, dit Alexandre.

À son tour, Sandra restait muette et les yeux pleins de larmes. En la voyant bouleversée, Alexandre pleura lui aussi.

— Oh, Sandra ! Sais-tu quelque chose de plus affreux ?

Non ! Elle n'avait rien vécu de pareil. Sa sœur avait attendu un enfant anencéphale et subi un avortement thérapeutique tardif, le dépistage n'avait pas été efficace, c'était un accident qui arrivait encore. Elle repensa à la phrase d'Ada. Cent femmes par an. Mais mourir en couches semblait un événement du passé. La mère et le nourrisson étaient alors souvent unis dans la mort.

— Et l'enfant ? demanda doucement Sandra.

Pour la première fois elle y pensait. Toute son attention avait été concentrée sur Ada. Alexandre avait eu raison de le dire, l'accouchement et la naissance, ces deux événements concomitants ne concernaient pas les mêmes personnes et l'une, celle qui donnait la vie, existait davantage dans l'esprit des vivants que celle qui la recevait et qu'ils attendaient sans la connaître. Celle qui accouchait était vivante, celle qui naissait était une potentialité, une inconnue.

— Sauve, murmura-t-il.

Et comme si ce mot avait porté l'estocade, parce qu'il invitait à une joie qui avait sa place mais n'avait pas de place, ils se turent jusqu'au bout de la nuit bienfaitrice et traîtresse, ce moment suspendu, arrêté, qui peut être bien pire que le jour, mais dans lequel à cet instant restaient enfermés le deuil et la détresse, avant le matin où reviendraient la parole et l'action.

Ni Alexandre ni Sandra ne réveillèrent Nicolas. Elle s'entendait pourtant encore lui dire : Je te réveillerai c'est promis. Et bien sûr elle ne souffla mot à Alexandre de cet engagement associé au bonheur de son retour et rompu par la réalité tragique. Mais en regardant dormir le garçon, pleine de l'affreux secret qu'on lui cachait, elle se sentait affligée, honteuse et désarmée. Que valaient les promesses aux enfants quand ceux qui les faisaient pensaient savoir ce qui était bon pour eux ? Quand le contexte pouvait changer brutalement et les rendre intenable. Nicolas consumma la nuit entière, sur le canapé de la voisine, serrant contre son menton une peluche râpée, sans savoir que son monde s'achevait, que l'irréparable avait déchiré sa vie. Il s'était endormi en attendant des nouvelles de sa mère et de sa petite sœur, cette attente était close et il dormait dans l'ignorance. Comme si l'urgence de connaître la vérité pour lui n'avait pas cours, pensa Sandra. Alexandre avait fini par s'assoupir aussi, assommé par la vodka et le cadencement mortel de cette journée. Sandra laissa le veuf et le fils au salon. Allongée dans son lit, sur le dos, elle revoyait Ada sur le palier envoyant un baiser, Ada et son pressentiment irraisonné, Ada et son ventre colossal. Sandra ferma les yeux sur cette vision trop précise. À travers la ligne des cils, ses larmes coulèrent jusqu'à l'oreiller. Comment les choses avaient-elles dérapé ? Elle imaginait la seule catastrophe qu'en cette matière elle connaissait, l'hémorragie de la délivrance, le sang qui déferle, n'obéit plus, ne coagule pas. Sandra se représentait la panique et Ada vidée de son sang comme seule une femme peut l'être, le corps béant en son sexe. Tout